

James Gerrard
University of Newcastle

Le souvenir des tyrans dans la Bretagne du V^e siècle : Magnus Maximus et Constantin III

À la fin du IV^e et au début du V^e siècle après J.-C., la Bretagne, ou plutôt les armées cantonnées dans l'île, ont produit deux usurpateurs : Magnus Maximus en 383, Constantin III en 407. On voit aujourd'hui dans l'usurpation de Constantin III un tournant dans l'histoire de l'Empire romain d'Occident parce que c'est pendant cette période d'instabilité, provoquée par l'invasion de l'Italie par Alaric et la rébellion de Constantin, que des groupes de barbares ont traversé le Rhin, pénétrant profondément en Gaule et en Espagne. En revanche, les premiers textes médiévaux insulaires, à commencer par l'œuvre de Gildas, ont considéré l'usurpation de Magnus Maximus comme le moment décisif qui, en Bretagne, avait séparé le temps de Rome du début du Moyen Âge.

Cet article tentera de comprendre pourquoi deux usurpations aux trajectoires et aux résultats similaires ont été commémorées de manière aussi différente dans la Bretagne du V^e siècle. Je chercherai à montrer que les propos extrêmement critiques de Gildas à l'égard de Magnus Maximus et son silence apparent à propos de Constantin III ont été motivés par la façon dont la mémoire des deux usurpateurs a été construite par une autre cible de la colère de Gildas : les élites laïques et royales de son époque. Plus particulièrement, l'étude des traces matérielles contrastées des deux usurpateurs (en l'occurrence leurs monnayages) révèle pourquoi Magnus Maximus a pu être considéré de manière positive en Bretagne – en tant que patron, défenseur de l'Empire et grand dispensateur de dons et de largesses – et pourquoi Constantin III a été condamné à l'oubli¹.

Deux usurpations comparées

Les deux usurpateurs ont régné pendant des durées similaires (environ cinq ans) et, bien qu'il soit clair que Magnus Maximus a rencontré plus de succès que Constantin III, il existe des points de comparaison entre les deux règnes. Je commencerai donc par un bref récit des deux régimes et conclurai en mettant en lumière

¹ Je voudrais remercier Alban Gautier et les organisateurs du colloque de Boulogne de m'avoir invité à présenter la communication dont est tiré cet article. Les chercheurs suivants ont aimablement partagé avec moi leur temps, leurs idées et leur travail et ont permis d'améliorer les arguments avancés ici : Ali Bonner (Cambridge), Ben Guy (Cambridge), Stijn Heeren (Université libre d'Amsterdam), Fernando López Sánchez (Oxford), Howard Williams (Chester), David Wigg-Wolf (Deutsches Archäologisches Institut) et Alex Woolf (St Andrews). Comme toujours, toute erreur relève de ma responsabilité. Ma doctorante Elizabeth Shaw a eu la gentillesse de traduire cet article en français, et Alban Gautier a révisé cette traduction : je leur suis reconnaissant d'avoir pris en charge cette tâche et de remédier à mes lacunes linguistiques.

des points de similarité et de différence.

Magnus Maximus

L'usurpation de Magnus Maximus et sa chronologie sont relativement bien comprises². Une série de sources textuelles survit, y compris le panégyrique prononcé en l'honneur de Théodose I^{er} à l'occasion de la défaite de l'usurpateur, et permet de reconstituer les grandes lignes des événements avec une certaine clarté.

En 383, les troupes romaines cantonnées dans le diocèse des Breagnes élevèrent leur commandant militaire supérieur³, Magnus Maximus, au trône impérial. Il est clair que Maximus était apparenté à l'empereur d'Orient, Théodose I^{er}⁴, auprès de qui il avait combattu plus tôt dans sa carrière⁵. Selon Zosime, Maximus était jaloux de la position suprême de Théodose ; profitant du ressentiment de l'armée dû à la faveur que l'empereur d'Occident Gratien témoignait envers des Alains récemment recrutés, il aurait incité l'armée des Breagnes à se révolter⁶. Une autre perspective nous a été conservée par Sulpice Sévère et Orose, pour qui Maximus se serait emparé du trône contre son gré et par nécessité afin de défendre l'Empire⁷.

L'une des premières étapes du régime de Maximus fut de frapper des *solidi* d'or avec au revers la légende RESTITVTOR REIPVBLICAE⁸ (fig. 1). Ces pièces extrêmement rares ont été frappées en un lieu appelé AVG..., que l'on s'accorde habituellement à considérer comme étant Londres⁹ ; elles ont probablement été frappées afin de payer aux soldats un *donativum* d'accession.

² Pour un résumé de l'usurpation de Magnus Maximus, voir John Matthews, *Western Aristocracies and Imperial Court A.D. 364-425*, Oxford, Clarendon, 1975, p. 173-182 et p. 223-225 ; voir aussi Anthony Birley, *The Roman Government of Britain*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 443-450.

³ On pense souvent que Maximus a été soit *dux Britanniarum*, soit *comes Britanniarum*, mais les sources restent muettes sur la nature exacte de son commandement : Anthony Birley, *The Roman Government of Britain*, *op. cit.*, p. 448, contient une discussion utile.

⁴ Pacatus, 24, 1 et 43, 6, in C. E. V. Nixon et Barbara S. Rodgers (éd.), *In Praise of Later Roman Emperors : the Panegyrici Latini*, Oxford, University of California Press, 1994, p. 437-522 ; Ambroise de Milan, *Epistolae*, 40, 32, in John H. W. G. Liebeschetz et Carole Hill (éd.), *Ambrose : Political Letters and Speeches*, Liverpool, Liverpool University Press, 2010, p. 110-111.

⁵ Zosime, *Historia noua*, IV, 35, in Ronald T. Ridley (éd.), *Zosimus : A New History*, Canberra, Australian Association for Byzantine Studies, 1982.

⁶ Zosime, *Historia noua*, IV, 35-36.

⁷ Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 20, in Philip Burton (éd.), *Sulpicius Severus' Vita Martini*, Oxford, Oxford University Press, 2017 ; Orose, *Historiae aduersus paganos*, VII, 34, 9, in A. T. Fear (éd.), *Orosius : Seven Books of History Against the Pagans*, Liverpool, Liverpool University Press, 2010. Voir aussi John Matthews, *Western Aristocracies and Imperial Court A.D. 364-425*, *op. cit.*, p. 175-176.

⁸ *Roman Imperial Coinage* [désormais RIC], IX (Londres), 1.

⁹ Ammien Marcellin, *Historia*, XXVIII, 3, 1, in John C. Rolfe (éd.), *Ammianus Marcellinus*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press [coll. « Loeb Classical Library »], 1935-1939, nous dit que Londinium a été appelée « Augusta » à la fin du IV^e siècle. La *Notitia Dignitatum Occ.*, XI, 37, éd. O. Seeck, Berlin, Weidmann, 1876, liste aussi un *thesaurum* (trésor) à Augusta en Bretagne. Les pièces frappées pour Maximus sont les premières pièces officielles frappées en Bretagne depuis la fermeture de l'atelier monétaire de Londres en 326 apr. J.-C.



Fig. 1 : *Solidus* de Magnus Maximus frappé à Trèves, avec au revers RESTITVTOR REIPVBLICAE. Les *solidi* au même revers frappés à « Augusta » (Londres) sont parmi les plus anciennes monnaies de Magnus Maximus (© Trustees of the British Museum / CC 4.0).

Une fois que Maximus eut traversé en Gaule, Gratien fut abandonné par ses troupes à Paris et s'enfuit à Lyon, où il fut assassiné par Andragathius, le *magister militum* de Maximus¹⁰. Celui-ci s'établit à Trèves et fut reconnu en Bretagne, en Espagne et en Gaule. En 384 suivirent la reconnaissance et une probable alliance avec Théodose, l'empereur d'Orient, et avec le jeune Valentinien II, installé à Rome, qui contrôlait l'Italie, l'Illyrie et l'Afrique du Nord¹¹ (fig. 2).



Fig. 2 : *Solidus* de Magnus Maximus frappé à Trèves, avec au revers VICTORIA AVGG, représentant Maximus et Théodose I^{er} assis. PAS : WILT-B5E616 (© CC-BY).

¹⁰ Prosper, *Chronique de 455*, s.a. 1183, in Deanna Brooks (éd.), « Prosper's Chronicle. A Critical Edition and Translation of the Edition of 445 », mémoire de master inédit, Faculty of Classics, University of Ottawa, 2014 ; Sozomène, *Historia ecclesiastica*, VII, 13, in Edward Walford (éd.), *The Ecclesiastical History of Sozomen : A History of the Church from A.D. 324 to A.D. 440*, Mercantville, Evolution Publishing, 2018.

¹¹ Zosime, *Historia noua*, IV, 37 ; Sophie Lunn-Rockliffe, « Commemorating the Usurper Magnus Maximus : Ekphrasis, Poetry and History in Pacatus' Panegyric of Theodosius », *Journal of Late Antiquity*, n° 3/2 (2010), p. 316-336 (ici p. 320-321). Pour la preuve numismatique de la reconnaissance officielle de Maximus, voir John Kent, « 'Concordia' solidi of Theodosius I : A Reappraisal », *Numismatic Chronicle*, 153 (1993), p. 77-90.

Entre 384 et 387, Maximus régna donc sur ce qui restait de l'Empire d'Occident depuis sa capitale sur la Moselle. Il éleva son fils, Flavius Victor, au rang d'Auguste¹², frappa une monnaie abondante (fig. 3) et mit en place une cour impériale pleinement fonctionnelle, où il s'entretint avec saint Martin¹³. De manière plus controversée, il faut aussi citer son intervention dans une dispute doctrinale et sa condamnation à mort des partisans de Priscillien¹⁴. Il se peut que Maximus ait aussi impulsé d'importantes réformes administratives en Gaule¹⁵.



Fig. 3 : *Siliqua* de Magnus Maximus, avec au revers VIRTUS ROMANORVM. PAS : HAMP-D9A49B (© CC-BY).

En 387, Maximus avança vers l'Italie et le jeune Valentinien II dut fuir Milan pour se réfugier à la cour de Théodose à Constantinople. À l'apogée de sa puissance, Maximus fut le destinataire d'un panégyrique donné par nul autre que Quintus Aurelius Symmachus, mieux connu sous le nom de Symmaque. Cependant, Valentinien II parvint à convaincre Théodose de le rétablir sur le trône. L'affrontement eut lieu en 388 : les forces de Maximus furent vaincues à Poetovio¹⁶ et à Siscia¹⁷. L'usurpateur s'enfuit vers Aquilée, où il fut capturé et décapité¹⁸. Le même destin frappa son fils à Trèves plus tard dans l'année¹⁹.

¹² Prosper, *Chronique de 455*, s.a. 1183.

¹³ Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 20 ; Sulpice Sévère, *Dialogues*, 2, 6-7 et 3, 11-13, in Philip Schaff et Henry Wace (éd.), *A Select Library of Nicene and Post-Nicene Fathers of the Church*, vol. 11, Grand Rapids, Eerdmans, 1994.

¹⁴ Pour la lettre de Maximus au pape Sirice sur cette controverse, voir *Collectio Avellana* Ep., 40, in Otto Guenther (éd.), *Epistolae imperatorum pontificum aliorum inde ad a. CCCLXVIII usque DLIII datae, Avellana quae dicitur collectio*, Vienne, F. Tempsky, 1895, p. 90-91. Voir Anthony Birley, « Magnus Maximus and the Persecution of Heresy », *Bulletin of the John Rylands University Library of Manchester*, n° 66 (1983), p. 13-43.

¹⁵ Jill Harries, « Church and State in the *Notitia Galliarum* », *Journal of Roman Studies*, n° 68 (1978), p. 26-43 (ici p. 37-38).

¹⁶ Pacatus, 35-36.

¹⁷ Pacatus, 34.

¹⁸ Zosime IV.36.2 ; Orose VII.35.4 ; Pacatus 44 ; Olympiodore Fr. 20.1.

¹⁹ Prosper, *Chronique de 455*, 1191 ; Hydace, *Chronica subdita*, s.a. 388, in Richard W. Burgess (éd.), *The Chronicle of Hydatius and the 'Consularia Constantinopolitana'. Two Contemporary Accounts of the Final Years of the Roman Empire*, Oxford, Clarendon, 1993.

Constantin III

Plusieurs reconstitutions de l'usurpation de Constantin III ont été proposées, qui tentent de concilier les sources textuelles fragmentaires avec les preuves numismatiques²⁰. Les détails précis de l'usurpation et sa chronologie sont sans doute hors de portée d'une reconstruction, mais les grandes lignes semblent assez claires. Après l'élévation en Bretagne de Marcus et Gratien (deux usurpateurs par ailleurs obscurs²¹), un soldat nommé Flavius Claudius Constantinus²² fut élevé à la pourpre, probablement au début de l'année 407. D'après Orose, il avait été choisi « parmi les rangs les plus bas de l'armée, sans aucune capacité et en raison du seul attrait de son nom »²³, mais Procope, qui semble rapporter une tradition différente, le présente comme « un homme qui n'était pas de basse extraction »²⁴.

Le contexte immédiat de l'usurpation semblerait être la négligence de la frontière du Rhin par le *magister militum* d'Honorius, Stilicon, préoccupé par Alaric dans les Balkans, par l'invasion de Radagaise et par ses intrigues contre la cour de Constantinople. La traversée du Rhin, le dernier jour de décembre 406, a probablement provoqué l'usurpation de Constantin²⁵. Son nom et ceux de ses fils (Constant et Julien)

²⁰ Ce récit s'appuie sur celui de John Drinkwater, « The Usurpers Constantine III and Jovinus », *Britannia*, n° 29 (1998), p. 269-298. Pour d'autres reconstitutions des événements, voir Émilienne Demougeot, « Constantin III, l'empereur d'Arles » [1974], rééd. in *L'Empire romain et les barbares d'Occident (IV^e-VII^e siècle)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1988, p. 171-214 ; Courtenay E. Stevens, « Marcus, Gratian, Constantine », *Athenaeum*, n° 35 (1957), p. 316-347 ; Anthony Birley, *The Roman Government of Britain*, op. cit., p. 455-460.

²¹ Gratianus 3 et Marcus 2, in Arnold H. M. Jones et John R. Martindale, *The Prosopography of the Later Roman Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 1971 [désormais *PLRE*]. On dit souvent que Gratien était un civil parce qu'il est qualifié de *municeps* par Orose, *Historiae*, VII, 40, 4 ; mais même cela est douteux : Werner Lütkenhaus, « Observations on Zosimus' British Cities », *Britannia*, n° 43 (2012), p. 268-270 (ici p. 268).

²² Le nom complet n'est donné que sur les pièces de l'usurpateur. Christopher Doyle, « The Endgame of Treason. Suppressing Rebellion and Usurpation in the Late Roman Empire, A.D. 397-411 », thèse de doctorat inédite, N.U.I. Galway, 2014, p. 177-178, se demande si l'utilisation de Flavius Claudius pourrait refléter le « statut initialement bas et la méconnaissance possible des conventions sociales de la classe supérieure » de Constantin : voir Orose, *Historiae*, VII, 40, 4. John Kent, dans *RIC*, X, p. 144, fait remarquer que le graveur de pièces a imité une pièce de Constantin II, croyant sans doute qu'il s'agissait d'une pièce de Constantin I^{er}.

²³ Orose, *Historiae*, VII, 40, 4. Voir aussi Sozomène, *Historia ecclesiastica*, IX, 11, 2.

²⁴ Procope de Césarée, *De Bellis*, III, 2, 31, in Henry B. Dewing (éd.), *Procopius : History of the Wars*, vol. II : *Books 3-4*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press [coll. « Loeb Classical Library »], 1916. Thomas S. Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome. A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, Indianapolis, Indianapolis University Press, 1994, p. 213, se demande pourquoi les érudits préfèrent généralement la vision négative (orosienne) de Constantin III, alors que la tradition grecque (dérivée d'Olympiodore) est soit neutre, soit, dans le cas de Procope, positive. Sur l'utilisation d'Olympiodore par Procope, voir Warren Treadgold, « The Diplomatic Work and Historical Career of Olympiodorus of Thebes », *The International History Review*, n° 26/4 (2004), p. 709-733 (ici p. 709 et note 3).

²⁵ Michael Kulikowski, « Barbarians in Gaul, Usurpers in Britain », *Britannia*, n° 31 (2000), p. 325-345 (ici p. 328-329), a soutenu que la date de la traversée du Rhin était le 31 décembre 405. Anthony Birley, *The Roman Government of Britain*, op. cit., p. 458-460, a soulevé des objections à cette date, également abordées par Peter Heather, « Why Did the Barbarians Cross the Rhine ? », *Journal of Late Antiquity*, n° 2/1 (2009), p. 3-29 (ici p. 3). La datation de Kulikowski a été rejetée par Neil B. McLynn, « Poetic Creativity and Political Crisis in Early Fifth-Century Gaul », *Journal of Late Antiquity*, n° 2/1 (2009), p. 60-74 (ici p. 61, note 3), parce qu'elle repose sur l'argument selon lequel Prosper aurait délibérément

attestent son désir d'imiter le succès d'un autre empereur Constantin, proclamé en Bretagne un siècle plus tôt.

Après la traversée vers Boulogne, les étapes du règne de Constantin III sont difficiles à reconstituer²⁶. Il semble avoir été largement reconnu dans les provinces gauloises ; à Lyon, il frappa des *solidi* avec la légende RESTITVTOR REIPVBLICAE²⁷, premières pièces frappées en Gaule depuis 394-395 ; ayant remporté une victoire sur les barbares, il restaura la frontière du Rhin²⁸. Il repoussa ensuite l'attaque de Sarus, l'un des subordonnés de Stilicon, et avança vers le sud, s'emparant d'Arles au début de l'été 408 et s'assurant des passages des Alpes. Il envahit ensuite l'Espagne et semble avoir nommé des évêques²⁹. À la fin de l'année 408, Constantin III chercha à se rapprocher d'Honorius et reçut de lui une robe et peut-être un consulat honoraire³⁰.

En 409 les événements prirent une tournure très différente. Gerontius, le général envoyé par Constantin en Espagne, semble avoir été poussé à la révolte, et finit par proclamer empereur son *domesticus*, Maximus. Avant l'été, la Bretagne et une grande partie de la Gaule du Nord semblent s'être aussi soulevées. En 410, Constantin joua sa dernière carte en tentant d'envahir l'Italie au lendemain du sac de Rome par Alaric, mais il échoua³¹. En 411, pris entre Gerontius en Espagne et les forces loyales à Honorius en Italie, il vit sa position devenir de plus en plus intenable et son régime s'effondra. Son fils Constant, alors promu au rang d'Auguste, fut tué au combat. Peu de temps après, Constantin et son autre fils Julien furent capturés en Arles et mis à mort sur la route de Ravenne³².

Comparaison des deux règnes

La comparaison des deux règnes met en lumière des similitudes et des différences. Ils ont tous deux régné pendant près de cinq ans, ont contrôlé de vastes

déformé la chronologie. Kulikowski lui-même a semble-t-il rejeté sa propre datation, « compte tenu de l'attestation de la date consulaire dans deux traditions consulaires distinctes, rendant intenable l'argument selon lequel Prosper aurait déformé la date ». Voir aussi Daniel James Michael Harland, « Deconstructing Anglo-Saxon Archaeology : A Critical Enquiry into the Study of Ethnicity in Lowland Britain in Late Antiquity », thèse de doctorat inédite, University of York, 2017, p. 290, note 49.

²⁶ Pour le débarquement à *Bononia* (Boulogne-sur-Mer), voir Olympiodore, fragment 13, in Roger C. Blockley (éd.), *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eunapius, Olympiodorus, Priscus, and Malchus*, Liverpool, F. Cairns, 1981 ; Sozomène, *Historia ecclesiastica*, IX, 11, 2.

²⁷ *RIC*, X, 1501.

²⁸ Zosime, *Historia noua*, VI, 3.

²⁹ Werner Lütkenhaus, *Constantius III. Studien zu seiner Tätigkeit und Stellung im Westreich, 411-421*, Bonn, Habelt, 1998, p. 121-122 ; Martin Heinzelmann, « The « Affair » of Hilary of Arles », in John Drinkwater et Hugh Elton (dir.), *Fifth-Century Gaul : A Crisis of Identity ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 239-251 (ici p. 244). Héros d'Arles et Lazare d'Aix-en-Provence ont été nommés par Constantin III et destitués par Constance après la défaite de Constantin.

³⁰ La seule source pour le consulat honoraire est une inscription funéraire grecque de Trèves, aujourd'hui perdue : *Inscriptiones Graecae*, XIV, 2559. John Drinkwater, « The Usurpers Constantine III and Jovinus », *op. cit.*, p. 281, l'estime authentique ; Christopher Doyle, « The End Game of Treason », *op. cit.*, p. 185-186, émet la possibilité qu'il s'agisse d'un faux, mais sans motif clair.

³¹ Olympiodore, fragment 15.

³² Olympiodore, fragment 17.

territoires, ont obtenu la reconnaissance des autorités impériales, et ont mis en place un gouvernement traitant d'affaires laïques et religieuses. Tous deux ont été amenés à envahir l'Italie, ont nommé leur fils coempereur, et ont été vaincus et exécutés.

Magnus Maximus	Constantin III
Proclamé par l'armée en Bretagne	Proclamé par l'armée en Bretagne
Passe en Gaule	Passe en Gaule
Établit sa cour à Trèves	Établit sa cour à Trèves
Autorité reconnue en Bretagne, en Gaule et en Hispanie	Autorité reconnue en Bretagne, en Gaule et dans certaines parties de l'Hispanie
Reconnu par Valentinien II et Théodose I ^{er}	Reconnu par Honorius
Se mêle des affaires ecclésiastiques ; fait exécuter Priscillien	Nomme des évêques ; tire son fils du monastère pour l'associer à son usurpation
Fait son fils coempereur	Fait son fils coempereur
Réussit à envahir l'Italie	Envahit l'Italie sans succès
Vaincu et exécuté	Vaincu et exécuté

Ces similitudes ne doivent pourtant pas occulter des différences significatives entre les deux dirigeants. Il est clair que Magnus Maximus a eu beaucoup plus de succès : il a tué un empereur, en a chassé un autre d'Italie et s'est emparé de Rome. Il s'est également impliqué dans l'une des principales controverses religieuses de la fin du IV^e siècle et a créé un précédent en condamnant à mort un groupe d'hérétiques³³. La frappe des pièces de monnaie et le lieu d'implantation de la cour sont aussi des différences importantes sur lesquelles je reviendrai.

Le souvenir des tyrans chez Gildas et au-delà

Superbus tyrannus, infaustus tyrannus

La plus ancienne source textuelle rédigée en Bretagne qui explique comment le diocèse est passé de la domination romaine à l'indépendance, et aux mains des barbares, est une œuvre bien connue et problématique : le *De Excidio et Conquestu Britanniae*. Il a été écrit soit à la fin du V^e soit au début du VI^e siècle par un ecclésiastique britannique appelé Gildas³⁴. Le cœur de l'œuvre est un *tractus* polémique et au vitriol, souvent qualifié de jérémiade, qui annonce le châtement des péchés et iniquités des dirigeants et

³³ Anthony Birley, « Magnus Maximus and the Persecution of Heresy », *op. cit.* Sur cette question, voir *infra*.

³⁴ La recherche universitaire sur Gildas est approfondie et en croissance constante. On peut citer Michael Lapidge et David Dumville (dir.), *Gildas : New Approaches*, Woodbridge, Boydell, 1984 ; François Kerlouégan, *Le De Excidio Britanniae de Gildas. Les destinées de la culture latine dans l'île de Bretagne du VI^e siècle*, Paris, 1987 ; Karen George, *Gildas's De Excidio Britonum and the Early British Church*, Woodbridge, Boydell, 2009.

du clergé de son temps. Cette punition est préfigurée par un bref résumé historique qui contient des réflexions brèves, mais néanmoins détaillées pour Gildas, à propos de Magnus Maximus :

L'île portait un nom romain sans en observer ni les mœurs, ni les lois. Plutôt elle produisit un brin de sa propre plantation amère, et envoya Maximus en Gaule avec une forte escorte de soldats bruyants et même avec les insignes impériaux, qu'il ne fut jamais digne de porter : il n'eut aucun droit légal sur le titre mais y fut élevé comme un tyran par les soldats rebelles. Appliquant la ruse plutôt que la vertu, Maximus dressa contre le statut romain tous les pays et provinces voisines et il les annexa à son pouvoir criminel, en les prenant dans les mailles de ses parjures et de ses mensonges. Il étendit l'une de ses ailes en Espagne, l'autre en Italie ; il plaça le trône de son empire inique à Trèves, où il fit rage si follement contre ses maîtres qu'il expulsa deux empereurs légitimes, l'un de Rome et l'autre (si pieux) de sa vie. Bientôt, bien que retranché dans ces actes effrayants d'audace, il perdit la tête criminelle à Aquilée – celui qui, en quelque sorte, eût déposé les têtes couronnées qui gouvernaient la terre entière. À partir de là, la Bretagne fut dépouillée de toute son armée, de ses ressources militaires, de ses gouverneurs, bien qu'ils fussent brutaux, et de son immense jeunesse, qui avait accompagné cet usurpateur dont je viens de parler et n'était jamais revenue chez elle. Totalement dépourvue de toute pratique de la guerre, proie de deux peuples venus de la mer, les Scots du Nord-Ouest et les Pictes du Nord, l'île resta de longues années courbée et gémissante.³⁵

Après cette représentation très négative de Magnus Maximus, Gildas explique comment les malheureux Bretons demandèrent par deux fois l'aide des Romains. Rome envoya une assistance militaire et construisit deux murs, le premier de mottes de gazon et le second de pierre, avec des fortifications côtières. Une formation et des conseils furent donnés aux Bretons, afin qu'à l'avenir ils puissent se protéger. De l'aide fut demandée une troisième fois à Aetius, mais il rejeta la demande.

Le récit de Gildas relate alors la manière dont un conseil, dirigé par un individu qualifié de « tyran » à la fois fier (*superbus tyrannus*) et malheureux (*infaustus tyrannus*), invita les Saxons en Bretagne afin de protéger le pays des attaques des Pictes et des Scots. Cet arrangement semble avoir impliqué une sorte de traité officiel, mais il échoua quand, avec perfidie, les Saxons exigèrent davantage. Une guerre dévastatrice s'ensuivit, qui se termina par une victoire des Bretons en un lieu appelé *mons Badonicus*³⁶.

Beaucoup d'encre érudite – et aussi beaucoup d'encre moins érudite – a coulé à propos de ces chapitres du *De Excidio*. La plupart des commentateurs semblent s'accorder sur le fait qu'il est impossible de concilier la description faite par Gildas des expéditions romaines en Bretagne avec la manière dont nous comprenons la réalité historique de la fin du IV^e et du début du V^e siècle. En effet, la confusion dont fait preuve Gildas, au sujet de la construction de ce qui doit certainement renvoyer aux murs d'Hadrien et d'Antonin, est souvent considérée comme une preuve de son ignorance du passé romain³⁷.

³⁵ Gildas, *De Excidio Britanniae* [désormais *DEB*], § 13-14, in Michael Winterbottom (éd.), *Gildas : The Ruin of Britain and Other Works*, London-Chichester, Phillimore [coll. « Arthurian Period Sources », vol. 7], 1978 ; je cite la trad. fr. de Christiane Kerboul-Vilhon, *Saint Gildas : De Excidio Britanniae, Décadence de la Bretagne*, Sautron, Éditions du Pontig, 1996.

³⁶ Gildas, *DEB*, § 23-36.

³⁷ Par exemple, Molly Miller, « Bede's Use of Gildas », *English Historical Review*, n° 90/2, 355 (1975), p. 241-261 (ici p. 245).

L'absence de Constantin III dans le récit de Gildas est également remarquable et n'est pas si facilement expliquée par son ignorance. En 418, l'Espagnol Orose avait achevé ses *Sept livres d'histoire contre les païens* : il est généralement admis qu'ils constituent une des rares sources utilisées par Gildas³⁸. Les *Histoires* d'Orose contiennent le récit des deux usurpations de Magnus Maximus et de Constantin III³⁹ : Gildas ne pouvait donc pas ne pas connaître ces deux usurpateurs. Comment, alors, peut-on expliquer l'absence de Constantin III dans la narration de Gildas⁴⁰ ? Une explication simple serait que Gildas ne disposait pas d'une version complète de l'œuvre d'Orose : si, par exemple, il n'avait pas accès au livre VII, sa description de l'usurpation de Magnus Maximus aurait pu être tirée d'autres sources. Mais cette hypothèse est difficile à soutenir, car il existe plusieurs autres emprunts au livre VII d'Orose dans le *De Excidio*⁴¹.

Alex Woolf propose une autre explication, affirmant que le *superbus* et *infaustus tyrannus* doit être identifié à Constantin III⁴². Cela a l'avantage d'aligner le texte de *De Excidio* sur le récit historique accepté, fondé sur le récit d'Orose. Alex Woolf note aussi que l'expression « tyran funeste et malheureux » serait une évocation acceptable de la fin de Constantin III⁴³.

Malheureusement, il n'existe aucune preuve directe qui puisse définitivement confirmer cette association. L'interprétation de Gildas par Halsall, qui soutient que le *superbus* et *infaustus tyrannus* doit être compris comme renvoyant à Magnus Maximus, brouille encore plus les pistes. Il note que l'expression *superbus tyrannus*, qui signifie quelque chose comme « fier tyran », pourrait être un jeu de mots sur le nom de Magnus Maximus, qui signifie de fait « Grand le Plus Grand »⁴⁴, mais reste à savoir si l'équivalence sémantique est assez proche pour soutenir cette interprétation. En tout cas, si cette lecture est correcte, Maximus aurait donc été, aux yeux de Gildas, le traître de la Bretagne, l'homme qui aurait invité les Saxons dans l'île et les aurait établis en vertu d'un traité – qu'ils auraient fini par rompre. Inutile de dire que Maximus deviendrait alors l'un des objectifs principaux du courroux de Gildas.

Alex Woolf et Guy Halsall rejettent tous deux l'identification traditionnelle du *superbus* et *infaustus tyrannus* avec Vortigern. Ils rappellent que cette identification a été faite pour la première fois par Bède au début du VIII^e siècle et semble provenir d'une interprétation de l'expression *superbus tyrannus* comme un jeu de mots sur le nom de Vortigern, qui signifie de fait quelque chose comme « grand tyran »,

³⁸ Pour le manque de sources de Gildas, voir *DEB*, § 4, 4. Pour son utilisation d'Orose, comparer *DEB*, § 3, 1, avec Orose, *Historiae*, I, 2, 76-80, et voir Neil Wright, « Did Gildas Read Orosius ? », *Cambridge Medieval Celtic Studies*, n° 9 (1985), p. 31-42. D'autres arguments empruntés à Orose sont énumérés par Neil Wright, « Gildas's Reading : A Survey », *Sacris Erudiri*, n° 32/1 (1991), p. 121-162 (ici p. 144-145).

³⁹ Sur Magnus Maximus, voir Orose, *Historiae*, VII, 34, 9 et VII, 35, 1-10. Sur Constantin III, voir Orose, *Historiae*, VII, 40, 4-8 et VII, 42, 3-4.

⁴⁰ Ce problème semble avoir préoccupé les érudits depuis au moins l'époque de Bède : Molly Miller, « Bede's Use of Gildas », *op. cit.*, p. 242-244 ; Neil Wright, « Did Gildas Read Orosius ? », *op. cit.*, p. 35 ; Karen George, *Gildas's De Excidio Britonum*, *op. cit.*, p. 51.

⁴¹ Neil Wright, « Gildas's Reading », *op. cit.*, p. 145-146.

⁴² Alex Woolf, « From Romans to Britons », in Hans-Werner Goetz, Jörg Jarnut et Walter Pohl (dir.), *Regna and Gentes. The Relationship Between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, Leyde, Brill, 2003, p. 345-380.

⁴³ *Ibid.*, n. 32.

⁴⁴ Guy Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 526.

« suzerain » ou « grand seigneur »⁴⁵. On a depuis longtemps observé que Bède mentionne deux fois Vortigern. La première référence se trouve dans sa *Chronique majeure* (achevée en 725), où le nom est rendu sous la forme *Vertigernus*. Six ans plus tard, dans son *Histoire ecclésiastique du peuple des Angles* (achevée en 731), le nom est rendu sous la forme *Vortigernus*. La forme *Vertigernus* pourrait conserver une version plus ancienne du nom, dérivée d'une source bretonne⁴⁶ : on ne sait pas ce que pouvait être cette source, mais la forme du nom suggère une date avant 650. L'explication la plus simple est peut-être que la copie de Gildas utilisée par Bède comprenait déjà une glose qui associait le *superbus tyrannus* à *Vertigernus*⁴⁷.

En somme, le *superbus* et *infaustus tyrannus* a été identifié à Magnus Maximus et à Constantin III par des spécialistes modernes, mais aucune de ces associations n'est réellement concluante ou convaincante ; l'association traditionnelle avec Vortigern reste une possibilité. Pour le sujet qui nous concerne ici, seule la deuxième de ces trois identifications présente un intérêt : si le « tyran fier et malheureux » est bien Constantin III, Gildas a donc parlé de lui. Cependant, la démonstration, incomplète pour chacune des trois identifications, est plus faible encore dans le cas de Constantin. Hormis la position chronologique apparente dans le texte de Gildas, la qualification du tyran comme « fier et malheureux » pourrait aussi bien s'appliquer à Magnus Maximus, Marcus, Gratien, Vortigern, ou tout autre anonyme. Peu de choses en réalité permettent de dire que Gildas a inclus Constantin III dans ses écrits⁴⁸.

Entre tyrannie, usurpation, péché et hérésie

Pour revenir à la question posée ci-dessus, il faut chercher une explication à la disparité de traitement entre Magnus Maximus et Constantin III. Elle pourrait tout simplement s'expliquer par le fait que Gildas n'avait besoin que d'un seul tyran pour remplir le rôle rhétorique qui lui revenait dans sa jérémiade⁴⁹. On pourrait aussi argumenter qu'aux yeux de Gildas, le péché de Maximus consistait surtout en la rébellion, suivie du meurtre de son « très saint » empereur et d'un affrontement avec son parent Théodose I^{er}. Enfin, il se peut que Maximus ait attiré la colère de Gildas à cause du traitement infligé aux adeptes de Priscillien. J'examinerai chacune de ces explications à tour de rôle.

La section historique de Gildas n'est pas écrite comme une histoire, mais comme une préface ou une contextualisation des circonstances de son temps. Cela étant posé, il ne faut donc pas s'attendre à ce que Gildas ne se trompe pas : il a découpé son tissu historique en fonction de ses objectifs narratifs. Néanmoins, il semble étonnant que, dans une œuvre qui condamne la perfidie de ses compatriotes et cite la déclaration de Jérôme pour qui « la Bretagne est une province fertile en tyrans »⁵⁰, Gildas ait laissé

⁴⁵ *Ibid.* ; Hector M. Chadwick, « Vortigern », in Id. et Nora K. Chadwick (dir.), *Studies in Early British History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1954, p. 21-46 (ici p. 27), marque le début de l'historiographie moderne sur la signification du nom « Vortigern ».

⁴⁶ *Ibid.*, p. 26-27 ; Molly Miller, « Bede's Use of Gildas », *op. cit.*, p. 252.

⁴⁷ Molly Miller, « Bede's Use of Gildas », *op. cit.*, p. 252-253.

⁴⁸ Pace Woolf, « From Romans to Britons », *op. cit.*

⁴⁹ Au sujet de la nature polémique et non historique de l'œuvre de Gildas, voir Karen George, *Gildas's De Excidio Britonum*, *op. cit.*, et Neil Wright, « Did Gildas Read Orosius ? », *op. cit.*, p. 37-38.

⁵⁰ Gildas, *DEB*, § 4,3-4 ; Gildas attribue la citation à Porphyre. Voir Neil Wright, « Gildas's Reading », *op. cit.*

passer l'occasion d'inclure un autre prétendant malheureux proclamé en Bretagne.

Il est à noter ici que le souvenir de Constantin III dans les sources gauloises du V^e siècle aurait pu apporter beaucoup d'eau au moulin de Gildas. Pour Orose, l'un des péchés de Constantin III fut de tirer son fils Constant, qui était moine, de son monastère et de le nommer co-empereur⁵¹. La nomination d'évêques par Constantin contre la volonté du peuple témoigne d'autres ingérences en matière religieuse⁵². Constantin a aussi tué perfidement Didymus et Verenianus, deux parents d'Honorius⁵³. Sidoine Apollinaire, dont le grand-père avait été préfet du prétoire de Constantin III⁵⁴, le qualifie de « capricieux » ou inconstant⁵⁵, et Grégoire de Tours, citant explicitement l'historien du V^e siècle Frigeridus, le qualifie de glouton⁵⁶. Une seule, ou une combinaison, de ces traditions à propos de Constantin III aurait sûrement pu fournir des armes à la grande tirade de Gildas contre les tyrans.

Le plus grand des cinq tyrans contemporains, les rois contre lesquels Gildas a fulminé, était un homme appelé Maglocunus qu'il a qualifié de « dragon de l'île » et « plus haut que presque tous les généraux de Bretagne »⁵⁷. Aux yeux de Gildas, Maglocunus était un pécheur. Il avait tué son roi, qui était aussi son oncle paternel. Des parallèles avec la carrière de Magnus Maximus existent ici, qui ont pu encourager Gildas à dénigrer l'usurpateur d'origine espagnole. Le souverain légitime de Maximus était l'empereur Gratien, un souverain pieux, orthodoxe et hostile aux païens, bien connu pour avoir retiré la statue de la Victoire de la maison du Sénat et refusé le titre de *pontifex maximus*⁵⁸. Ceci, *via* la description de Gratien par Rufin d'Aquilée comme souverain pieux et religieux⁵⁹, constitue probablement le fondement des propos élogieux que Gildas tient à son égard⁶⁰. Tuer un tel empereur était assurément un grand péché.

L'autre grand péché que Gildas a pu reprocher à Magnus Maximus est celui de s'être révolté contre son sang⁶¹. La plupart des spécialistes considèrent aujourd'hui que

⁵¹ Orose, *Historiae*, VII, 40, 7. Selon Gildas, *DEB*, § 43, 1-2, Maglocunus serait également entré au monastère puis l'aurait quitté pour s'emparer du pouvoir séculier. Constant aurait pu fournir à Gildas un utile parallèle au péché de Maglocunus.

⁵² Martin Heinzelmann, « The « Affair » of Hilary of Arles », *op. cit.*, p. 244.

⁵³ Orose, *Historiae*, VII, 40, 5-6, mentionne Didymus et Verenianus, mais pas leur lien avec Honorius. Zosime, *Historia noua*, V, 43 (avec recours à Olympiodore, fragment 17.1) et VI, 1, 5, les décrit comme des « parents » de l'empereur. Bien entendu, rien ne prouve qu'Olympiodore ait été lu en Occident, et encore moins par Gildas : voir Andrew Gillett, « The Date and Circumstances of Olympiodorus of Thebes », *Traditio*, n° 48 (1993), p. 1-29, n. 36 ; Warren Treadgold, « The Diplomatic Work and Historical Career of Olympiodorus of Thebes », *op. cit.*, p. 733.

⁵⁴ John Drinkwater, « The Usurpers Constantine III and Jovinus », *op. cit.*, p. 288.

⁵⁵ Sidoine Apollinaire, *Epistolae*, V, 9, in William B. Anderson (éd.), *Sidonius : Letters, Books 3-9*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press [coll. « Loeb Classical Library »], 1965.

⁵⁶ Grégoire de Tours, *X libri Historiarum*, II, 9, in Robert Latouche, *Grégoire de Tours : Histoire des Francs*, Paris, Les Belles Lettres, 1963-1965, p. 96 : « Constantin, tout entier aux jouissances de la gueule et du ventre. »

⁵⁷ Gildas, *DEB*, § 33, 1-2. On considère traditionnellement que Maglocunus désigne Maelgwn Gwynedd.

⁵⁸ Averil Cameron, « The Imperial Pontifex », *Harvard Studies in Classical Philology*, n° 103 (2007), p. 341-384.

⁵⁹ Rufin d'Aquilée, *Historia ecclesiastica*, XI, 13-14, in Philip R. Amidon (éd.), *The Church History of Rufinus of Aquileia : Books 10 and 11*, Oxford, Oxford University Press, 1997 ; voir aussi Guy Halsall, *Worlds of Arthur. Facts and Fictions of the Dark Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2013, p. 192.

⁶⁰ Gildas, *DEB*, § 13, 2.

⁶¹ Gildas semble avoir emprunté à Sulpice Sévère, *Dialogues* et *Vita Martini* ; à Rufin, *Historia ecclesiastica* ; et peut-être à Orose, *Historiae*, pour ce qui concerne Maximus. Aucun de ces auteurs ne

l'empereur d'Orient Théodose I^{er} était apparenté d'une manière ou d'une autre à Magnus Maximus. Dans son panégyrique de Théodose, prononcé après la défaite de l'usurpateur, Pacatus a déployé beaucoup d'efforts pour nier ses prétentions à la parenté avec l'empereur⁶² : la revendication n'aurait pas nécessité un désaveu public si elle n'avait pas contenu une certaine dose de vérité. On sait que Maximus, comme Théodose I^{er}, était d'origine espagnole et que, plus tôt dans sa carrière, il avait combattu aux côtés de Théodose l'Ancien et de son fils⁶³. Théodose I^{er} a également pris la mesure inhabituelle d'épargner la mère et les filles de Maximus après sa mort⁶⁴. Tout ceci suggère qu'il existait effectivement un certain lien de parenté entre les deux hommes.

Un des éléments les plus controversés du gouvernement de Magnus Maximus est sa décision de mettre à mort les priscillianistes. L'empereur porta contre eux des accusations de sorcellerie, mais il s'agit de toute évidence d'un prétexte inventé par un souverain temporel qui intervenait ainsi dans une affaire doctrinale. Gildas était-il conscient de la fausseté de ces accusations ? L'analyse du texte du *De Excidio* suggère que la description de Maximus fait directement appel à la *Vie de saint Martin* et aux *Dialogues* de Sulpice Sévère, ainsi qu'à l'*Histoire ecclésiastique* de Rufin d'Aquilée⁶⁵ : or les deux premières sources décrivent en détail l'affaire Priscilien. Comme Sulpice Sévère est habituellement bienveillant envers Maximus, il voit la décision d'exécuter les priscillianistes comme l'effet de mauvais conseils prodigués à l'empereur par des évêques partisans⁶⁶. Au V^e siècle, alors que le priscillianisme était toujours une préoccupation, certains étaient bien disposés envers l'exécution de tels hérétiques⁶⁷. On ne peut pas savoir si Gildas aurait vu une telle innovation sous un jour favorable. De nos jours, sa propre orthodoxie est sujette à caution⁶⁸, mais il ne fait aucun doute qu'il se considérait comme orthodoxe et, même s'il n'évoque pas le pélagianisme, il critique ouvertement l'arianisme⁶⁹.

Gildas et la réputation de Magnus Maximus en Occident

Cette vision négative de Magnus Maximus est d'autant plus impressionnante que la réputation de l'usurpateur est restée plutôt positive en Occident⁷⁰. La survie de cette tradition favorable est extrêmement surprenante si l'on considère que Maximus, en tant qu'usurpateur malheureux, a été frappé d'une *damnatio memoriae* sur ordre des

signale la parenté entre Maximus et Théodose.

⁶² Pacatus, 24, 1 et 43, 6.

⁶³ Zosime, IV.35.3.

⁶⁴ Ambroise, *Epistolae*, 40, 32.

⁶⁵ Neil Wright, « Gildas's Reading », *op. cit.*, p. 151.

⁶⁶ Sulpice Sévère, *Chronique*, II, 51 ; *Dialogues*, III, 11.

⁶⁷ Prosper, *Chronique de 455*, s.a. 1187 ; *Chronica gallica 452*, Theodosius ann. XI, 1, in Richard W. Burgess, « The Gallic Chronicle of 452 : A New Critical Edition with a Brief Introduction », in Ralph W. Mathisen et Danuta Shazer (dir.) *Society and Culture in Late Antique Gaul*, London, Routledge, 2017, p. 52-84 ; Hydace, *Chronica subdita*, s.a. 387, écrivant en Galice, est neutre.

⁶⁸ La question de l'orthodoxie de Gildas est un débat qui dépasse le cadre de cet article et de mes compétences. Pour une discussion récente, voir Karen George, *Gildas's De Excidio Britonum*, *op. cit.*

⁶⁹ Gildas, *DEB*, § 12, 3.

⁷⁰ Guy Halsall, *Worlds of Arthur*, *op. cit.*, p.192-193, souligne que pour trouver un point de vue proche de celui de Gildas, il faudrait se tourner vers les auteurs les plus fidèles à la dynastie théodosienne, comme Pacatus et Ambroise ; or rien ne prouve que Gildas les ait lus.

Théodosiens⁷¹. Néanmoins, les écrivains gaulois et espagnols de l'Antiquité tardive se souvenaient de Maximus en termes plutôt élogieux, et avant tout comme d'un souverain orthodoxe. Sulpice Sévère écrit ainsi :

C'était un homme dont toute la vie serait digne de louanges, s'il eût pu refuser une puissance illégitime que lui imposèrent des soldats en révolte, et éviter la guerre civile ; mais il n'eût pu sans danger refuser un si grand empire, et le gouverner sans avoir recours aux armes.⁷²

Il continue à qualifier Maximus d'« homme bon » et excuse même son avarice, rendue nécessaire par les besoins de l'Empire⁷³ ; il le dépeint toutefois comme féroce et arrogant dans la *Vita Martini*⁷⁴. Même la femme de Maximus est désignée comme une femme bénie et pieuse qui a servi saint Martin avec humilité et modestie⁷⁵. Orose, quant à lui, offre deux évaluations de Maximus qui semblent contradictoires. La première fait écho aux sentiments de Sulpice Sévère et le décrit comme un « homme actif et honnête, et digne d'être Auguste s'il ne s'était élevé à la tyrannie contre la foi du serment, créé empereur par l'armée en Bretagne presque contre son gré »⁷⁶. Un peu plus tard, il décrit Maximus comme celui qui, « par la seule terreur émanant de son nom, exigeait même des peuples de Germains les plus farouches des tributs et des contributions »⁷⁷ – manière de reconnaître la brutalité de Maximus, mais manière positive qui la présente comme tournée contre les barbares, ce qui montre sous un jour positif ce qui est ailleurs un défaut de caractère. On trouve aussi la trace d'un souvenir positif de Maximus en Gaule dans l'œuvre de Sidoine Apollinaire, qui sous-entend que Maximus fut le dernier empereur à s'intéresser aux provinces gauloises⁷⁸.

La *Chronique gauloise de 452* est aussi pertinente pour ce débat. Son auteur est anonyme, mais il s'agit probablement d'un ecclésiastique de la Gaule méridionale écrivant peu après 452, qui avait peut-être des liens avec la communauté monastique de Lérins⁷⁹. Le récit du règne de Magnus Maximus commence par une présentation de ses activités en Bretagne, qui ne sont rapportées par aucune autre source⁸⁰. L'auteur évoque lui aussi l'usurpation de Maximus en termes assez positifs, relatant brièvement les victoires remportées tant sur les barbares que sur les hérétiques, avant de rapporter sa

⁷¹ Sophie Lunn-Rockliffe, « Commemorating the Usurper Magnus Maximus », *op. cit.*, p. 321-322 ; Adrastus Omissi, « *Damnatio memoriae* or *creatio memoriae* ? Memory Sanctions as Creative Processes in the Fourth Century A.D. », *Cambridge Classical Journal*, n° 62 (2016), p. 170-199.

⁷² Sulpice Sévère, *Dialogues*, II, 6, trad. Richard Viot, *Vie de saint Martin, précédé d'une notice historique sur Sulpice Sévère*, Tours, Mame, 1861.

⁷³ Sulpice Sévère, *Dialogues*, III, 11.

⁷⁴ Sulpice Sévère, *Vita Martini*, 20, 1.

⁷⁵ Sulpice Sévère, *Dialogues*, II, 6. Les éloges prodigués à l'épouse de Maximus sont d'autant plus surprenants au vu du préjugé manifesté par de nombreux écrivains chrétiens de l'Antiquité tardive à l'égard des femmes en position de pouvoir.

⁷⁶ Orose, *Historiae*, VII, 34, 9, trad. Marie-Pierre Arnaud-Lindet, Paris, Les Belles Lettres [« Collection des Universités de France »], 1991, p. 95.

⁷⁷ Orose, *Historiae*, VII, 35, 4, trad. *ibid*, p. 97.

⁷⁸ Sidoine Apollinaire, *Carmina*, V, 355-370, in William B. Anderson (éd.), *Sidonius : Poems and Letters, Books 1-2*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press [coll. « Loeb Classical Library »], 1936.

⁷⁹ Richard W. Burgess, « The Gallic Chronicle of 452 : A New Critical Edition », *op. cit.*

⁸⁰ Richard W. Burgess, « The Gallic Chronicle of 452 », *Britannia*, n° 25 (1994), p. 240-243 (ici p. 242). Ces informations proviendraient-elles d'une source britannique ?

défaite face à Théodose I^{er}⁸¹. Ce traitement contraste avec celui de Constantin III qui, bien qu'il ait eu une présence importante en Gaule méridionale, n'est mentionné qu'après son décès⁸².

La *Chronique gauloise de 452* est un document reconnu pour être difficile⁸³. Ian Wood, considérant ce qu'il perçoit comme un intérêt du chroniqueur pour la Bretagne, s'est demandé si certains de ses renseignements avaient été obtenus par l'intermédiaire de Fauste de Riez, un évêque d'origine insulaire, ou de ceux qui avaient été en contact avec lui⁸⁴. Si l'on accepte cette proposition, la *Chronique de 452* pourrait donc contenir (certes, à travers un nombre inconnu de filtres) l'essentiel de ce que l'on pensait de Magnus Maximus dans la Bretagne du V^e siècle. En revanche, d'autres commentateurs considèrent que les entrées concernant la Bretagne ne servent que les « objectifs moraux et rhétoriques » du chroniqueur⁸⁵.

Ainsi, le portrait de Magnus Maximus contenu dans l'œuvre de Gildas prend le contre-pied des descriptions de l'usurpateur fournies par les textes qui ont pu lui servir de source ; il s'oppose également à la tradition gauloise positive de son époque en ce qui concerne l'usurpateur ; il contredit enfin les mythes d'origine galloise et bretonne plus tardifs, qui feraient de Maximus un héros mythologique, placé à la tête de plusieurs généalogies royales (fig. 4)⁸⁶.

⁸¹ Steven Muhlberger, *The Fifth-Century Chroniclers : Prosper, Hydatius and the Gallic Chronicler of 452*, Cambridge, Francis Cairns, 1981, p. 163 ; *Id.*, « Looking Back from the Mid-Century : The Gallic Chronicler of 452 and the Crisis of Honorius' Reign », in John Drinkwater et Hugh Elton (dir.), *Fifth Century Gaul*, *op. cit.*, p. 28-37 (ici p. 34).

⁸² *Chronica Gallica 452*, Arcadius et Honorius ann. XVII ; Steven Muhlberger, « Looking Back from the Mid-Century », *op. cit.*, p. 33-34.

⁸³ Richard W. Burgess, « The Gallic Chronicle », *op. cit.* ; Steven Muhlberger, *The Fifth-Century Chroniclers*, *op. cit.*, p. 136-192.

⁸⁴ Ian N. Wood, « Continuity or Calamity ? The Constraints of Literary Models », in J. Drinkwater et H. Elton (dir.), *Fifth Century Gaul*, *op. cit.*, p. 9-27 (ici p. 14).

⁸⁵ Richard W. Burgess, « The Gallic Chronicle », *op. cit.* (1994), p. 242.

⁸⁶ Ben Guy, « Constantine, Helena, Maximus : On the Appropriation of Roman History in Medieval Wales, c. 800-1250 », *Journal of Medieval History*, n° 44/4 (2018), p. 381-405. Sur la Bretagne armoricaine, voir Léon Fleuriot, *Les origines de la Bretagne*, Paris, Payot, 1980 ; Caroline Brett, « Soldiers, Saints and States ? The Breton Migrations Revisited », *Cambrian Medieval Celtic Studies*, n° 61 (2011), p. 1-56 ; Ben Guy, « The Breton Migration : A New Synthesis », *Zeitschrift für celtische Philologie*, n° 61 (2014), p. 101-156.



Fig. 4 : Le pilier d'Eliseg (Denbighshire, pays de Galles) date du milieu du IX^e siècle ; une généalogie latine des rois de Powys y est inscrite sur trente et une lignes. Le texte mentionne notamment parmi les ancêtres royaux *Maximi [re]gis qui occidit regem Romanorum*, « le roi Maximus, qui tua le roi des Romains ». (© Image reproduite avec l'aimable autorisation du Prof. Howard Williams).

Une explication possible de ce phénomène est que Gildas a été fortement influencé par une ou plusieurs sources présentant Maximus sous un jour négatif⁸⁷. Un maigre élément de preuve contenu dans le *De Excidio* pourrait corroborer cette hypothèse : il s'agit de la mention de la décapitation de Maximus⁸⁸. À ma connaissance, ce détail ne survit que dans l'*Histoire ecclésiastique* de Philostorge⁸⁹, dans le *Panégyrique sur le quatrième consul d'Honorius* de Claudien⁹⁰ et chez Olympiodore⁹¹. Il va sans dire que Gildas n'avait probablement accès à aucun de ces trois textes. S'il l'on suppose que Gildas n'a pas simplement extrapolé ce détail de l'exécution par décapitation, ce détail pourrait alors être le reflet de certaines de ses sources, inconnues par ailleurs.

Même si ce détail permet d'éclairer le travail et les sources probables de Gildas, celui-ci n'a pas pu dénigrer Maximus sans véritable raison⁹². Dans la dernière section de

⁸⁷ Guy Halsall, *Worlds of Arthur*, op. cit., p. 192, suppose une source pro-théodosienne. Ainsi l'œuvre perdue de Sulpicius Alexander, citée par Grégoire de Tours, *X libri Historiarum*, I, 43 et II, 29, semble avoir contenu des informations sur Maximus. Gildas aurait pu avoir accès à ce texte ou à un autre.

⁸⁸ *DEB*, § 13, 2.

⁸⁹ Philostorge, *Histoire ecclésiastique*, X, 8, in Philip R. Amidon (éd.), *Philostorgius : Church History*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2007, p. 138.

⁹⁰ Claudien, *IV cons. Hon.*, § 85, in Maurice Platnauer (éd.), *Claudian : Volume I*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press [coll. « Loeb Classical Library »], 1922.

⁹¹ Olympiodore, fragment 20, mentionne que les têtes des usurpateurs *Maximinus* (vraisemblablement Magnus Maximus), Eugène, Constantin III et son fils Julien, furent exposées à Carthage.

⁹² Guy Halsall, *Barbarian Migrations*, op. cit., p. 519-526, et Id., *Worlds of Arthur*, op. cit., p. 193,

cet article, je comparerai donc les témoignages matériels (numismatiques) des règnes de Magnus Maximus et de Constantin III. Leur interprétation me permettra de proposer une argumentation visant à expliquer pourquoi Gildas a conservé le souvenir (négatif) de Maximus, mais a choisi d'ignorer Constantin III.

Largesses sacrées : monnaie, thésaurisation et mémoire au V^e siècle

Dans le « Chronographe de 354 » – un calendrier latin copié et illustré au IV^e siècle⁹³ – l'empereur Constance II est montré assis sur son trône, des pièces de monnaie coulant depuis sa main droite (fig. 5).



Fig. 5 : Illustration du « Chronographe de 354 », montrant Constance II sur un trône, distribuant des largesses : Rome, Bibliothèque vaticane, Cod. Barb. Lat. 2154, fol. 13 (© D.R.).

explique l'antipathie de Gildas envers Maximus par le fait qu'il aurait invité les Saxons à se rendre en Bretagne ; cette lecture est controversée (voir ci-dessus).

⁹³ Rome, Bibliothèque vaticane, Cod. Barb. Lat. 2154 : voir Michele R. Salzman, *On Roman Time. The Codex-Calendar of 354 and the Rhythms of Urban Life in Late Antiquity*, Berkeley, University of California Press, 1990.

Dans le monde de l'Antiquité tardive, l'empereur était le principal dispensateur de dons. Le service, la fidélité, la proximité envers la cour impériale recevaient de l'empereur leur récompense sous forme de titres et de richesses. Les monnaies et les objets en métaux précieux sont une manifestation physique, récupérable sur le plan archéologique, de ce réseau de patronage et de largesses de la Rome tardive. En étudiant ces découvertes, on peut jeter une nouvelle lumière sur les usurpations de Magnus Maximus et de Constantin III⁹⁴.

Donativum et émissions monétaires

Au IV^e siècle, la proclamation d'un individu comme empereur suivait une série de conventions fixes. Le candidat à l'Empire devait d'abord refuser, puis accepter la pourpre. Il était alors couronné du diadème, puis hissé sur un bouclier par les troupes rassemblées⁹⁵. Ces gestes étaient normalement suivis de la promesse de payer un *donativum* de cinq *solidi* et une livre d'argent à chaque soldat, les officiers recevant probablement davantage⁹⁶. Les sommes d'argent et les quantités de lingots impliquées étaient énormes. On considère généralement qu'au IV^e siècle les troupes de Bretagne comptaient entre 10 000 et 15 000 hommes⁹⁷. Même si les garnisons frontalières (*limitanei*) pouvaient être achetées avec une promesse, les troupes les mieux entraînées et les plus mobiles (*comitatenses*), qui formaient le noyau de toute force expéditionnaire, exigeaient un paiement plus rapide ; or elles doivent vraisemblablement être comptées en milliers⁹⁸. La nécessité de payer sans tarder le *donativum* à peut-être 6 000 hommes aurait nécessité au moins 420 livres d'or et 6 000 livres d'argent. Une fois la Manche traversée, il en aurait fallu davantage pour s'assurer de la fidélité des troupes cantonnées sur le Rhin et en Gaule, mais aussi pour mobiliser et équiper de nouvelles forces recrutées auprès d'alliés barbares.

La première tâche de tout aspirant usurpateur consistait donc à obtenir les fonds nécessaires pour le paiement des *donativa* et des frais occasionnés par ses campagnes⁹⁹.

⁹⁴ Des utilisateurs de détecteurs de métaux ont découvert beaucoup de pièces et d'autres objets romains qui ont été signalés au Portable Antiquities Scheme au Royaume-Uni et au projet analogue aux Pays-Bas.

⁹⁵ Noel Lenski, *Failure of Empire. Valens and the Roman State in the Fourth Century A.D.*, Berkeley, University of California Press, 2002, p. 22 ; Mark Hebblewhite, *The Emperor and the Army in the Later Roman Empire, A.D. 235-395*, London, Routledge, 2017, p. 140-159.

⁹⁶ Ammien Marcellin, *Historia*, XX, 4, 17 : Julien promet à chaque homme 5 *solidi* et une livre d'argent. Cela semble avoir été un montant standard : voir Arnold H. M. Jones, *The Later Roman Empire, 284-602*, Baltimore, John Hopkins University Press, 1964, p. 624. Sur les *donativa* et les avènements impériaux, voir Mark Hebblewhite, *The Emperor and the Army*, *op. cit.*, p. 77-87.

⁹⁷ Calculer le nombre d'hommes dans l'armée romaine tardive et l'ampleur du retrait des troupes à la fin du IV^e siècle est difficile et controversé. Le chiffre proposé ici se fonde sur Simon T. James, « Britain and the Late Roman Army », in Thomas Blagg et Anthony King (dir.), *Military and Civilian in Roman Britain. Cultural Relationships in a Frontier Province*, Oxford, British Archaeological Reports [coll. « British Series », 136], 1984, p. 161-186. La taille réelle de l'armée des Breagnes en 383 ou 407 pourrait avoir été beaucoup plus modeste.

⁹⁸ Il n'existe pas d'informations chiffrées sur les forces de Magnus Maximus ou de Constantin III. 6 000 hommes constitueraient une armée qui « selon les normes contemporaines était importante et efficace » (John Drinkwater, « The Usurpers Constantine III and Jovinus », *op. cit.*, p. 275) et conforme à l'importance du commandement du *comes Britanniarum* et d'autres forces expéditionnaires envoyées dans l'île au cours du IV^e siècle.

⁹⁹ L'usurpation de Procope à Constantinople au cours de l'année 365 a dû être financée par un riche eunuque de la cour appelé Eugenius : voir Zosime, *Historia noua*, IV, 5, 4.

En Bretagne, il n'y avait sans doute que deux manières de procéder. La première consistait à sécuriser le *thesaurum* de Londres, qui contenait probablement les recettes fiscales de la province et des fonds pour payer l'armée. On ignore quelle quantité de monnaie pouvait y être entreposée, mais tout *comes sacrarum longitionum* prudent devait être attentif à la possibilité d'une usurpation dans la lointaine Bretagne et prendre des mesures visant à limiter la quantité de lingots susceptibles d'être utilisés par un prétendant à l'Empire. La deuxième source de fonds était la population de la province. L'argent pouvait être collecté par l'impôt, par des dons (que ceux-ci aient été « encouragés » ou réellement volontaires) et par la confiscation des biens des « légitimistes » opposés au nouveau régime. Ainsi, le fardeau financier imposé aux cités et à la population de la Bretagne par les usurpations de Maximus et de Constantin III a sans doute été considérable.

La monnaie des usurpateurs

Peu de sources évoquent la politique financière des usurpateurs. Sulpice Sévère signale l'avarice de Magnus Maximus¹⁰⁰, mais il s'agit là d'une critique stéréotypée du « tyran » ; curieusement, l'auteur la justifie même par les exigences de la défense de l'Empire¹⁰¹. Nous ne savons rien des finances de Constantin III, mais rien ne nous invite à douter qu'il fut tout aussi avide d'or et d'argent pour payer ses armées et ses administrateurs¹⁰². Comme nous l'avons vu, Magnus Maximus a rouvert l'atelier monétaire de Londres et a frappé des pièces en Bretagne, pour la première fois depuis 326. Celles-ci sont d'une rareté exceptionnelle mais, en raison même de leur message, les *solidi* RESTITVTOR REIPVBLICAE doivent avoir été frappés au début de l'usurpation. Bizarrement, Constantin III n'a pas frappé de monnaies en Bretagne. S'il l'avait souhaité, il aurait probablement pu rétablir un atelier à Londres. On produisait déjà des imitations de *siliquae* de bonne qualité en Bretagne, et d'autres formes de métallurgie attestent la capacité des artisans romano-britanniques à découper les matrices requises¹⁰³.

Les exigences financières peuvent être responsables du développement d'un phénomène qui apparaît tardivement dans la Bretagne romaine : le rognage des *siliquae* d'argent et, très rarement, des *solidi*¹⁰⁴. Plusieurs des nombreux trésors monétaires britanniques de la fin du IV^e et du début du V^e siècle contiennent des pièces d'argent rognées : certaines ne le sont que légèrement, mais d'autres sont très fortement rognées, au point de réduire visiblement leur taille (fig. 6). Un détail peut-être important est que

¹⁰⁰ Sulpice Sévère, *Dialogues*, III, 11.

¹⁰¹ *Ibid.*

¹⁰² Il se peut que Constantin III, après avoir défait Sarus, se soit emparé des fonds qu'il transportait : voir Zosime, *Historia noua*, VI, 6. Mais cela n'eut pas lieu avant 408, un an après l'usurpation.

¹⁰³ Pour les copies de *siliquae* brito-romaines, voir Peter Guest, « *Siliquae* from the Traprain Law Treasure », in Fraser Hunter et Kenneth Painter (dir.), *Late Roman Silver and the End of Empire : The Traprain Treasure in Context*, Edinburgh, Society of Antiquaries of Scotland, 2012, p. 93-106 (ici p. 98). Pour d'autres formes de métallurgie, voir James Gerrard et Martin Henig, « Brancaster Type Signet Rings : A Study in the Material Culture of Sealing Documents in Late Antique Britain », *Bonner Jahrbücher*, n° 216 (2017), p. 225-250 (ici p. 234).

¹⁰⁴ Peter Guest, *The Late Roman Gold and Silver Coins from the Hoxne Treasure*, London, British Museum Press, 2005 ; Andrew M. Burnett, « A Clipped solidus from Wiltshire », *Wiltshire Archaeology and Natural History Magazine*, n° 85 (1992), p. 148-149.

les responsables de ce rognage ont toujours pris soin de ne pas empiéter sur le portrait impérial. Le devenir des copeaux de métal précieux reste un mystère : ils ont vraisemblablement été rassemblés et fondus.



Fig. 6 : Trésor de monnaies d'or et d'argent d'Alkham (Kent). On note les *siliquae* rognées (monnaies 3-4, 6-11 et 14) et une *siliqua* de Magnus Maximus (monnaie 9). Le dépôt, qui contenait aussi un petit lingot d'argent (voir fig. 7), a été fait après 395, probablement dans la première moitié du V^e siècle. PAS : KENT-E5B4BB (© CC BY 2.0).

Plusieurs trésors bretons de la fin de l'époque romaine contiennent des lingots d'argent à peau de bœuf (*ox-hide ingots*) qui auraient pu servir de *donativa*¹⁰⁵. De plus petits lingots en forme de doigts (*finger ingots*) ont aussi été trouvés sur certains sites (fig. 7)¹⁰⁶. Les trésors de Terling (Essex) et de Stanchester (Wiltshire) permettent d'affirmer que l'on a continué à accumuler des pièces non rognées en Bretagne jusqu'en 407¹⁰⁷. Cependant, un petit ensemble de *siliquae* rognées trouvées dans les Pyrénées et

¹⁰⁵ Par exemple, Kenneth Painter, « A Late Roman Silver Treasure from Canterbury », *Journal of the British Archaeological Association*, n° 28 (1965), p. 1-15.

¹⁰⁶ Rainer Wiegels, *Silberbarren der römischen Kaiserzeit. Katalog und versuch einer Deutung*, Rahden, M. Leidorf, 2003, pl. V, 1-2.

¹⁰⁷ Richard Abdy, « The Patching Hoard », in Fraser Hunter et Kenneth Painter (dir.) *Late Roman Silver and the End of Empire*, op. cit., p. 107-115 (ici p. 109-112) ; Roger Bland, Sam Moorhead et Philippa

un autre ensemble de trois *siliquae* rognées trouvées à Teruel (Espagne) sont si rares qu'ils ont été interprétés de manière convaincante comme la trace du passage de soldats de Constantin III¹⁰⁸. Richard Abdy en déduit que le rognage a pu commencer sous son règne comme une sorte d'expédient économique¹⁰⁹.



Fig. 7 : Un petit lingot d'argent du trésor d'Alkham (Kent) (voir fig. 6). De tels lingots ont pu être fabriqués à partir de rognures de *siliquae*. PAS : KENT-E5B4BB (© CC BY 2.0).

Une hypothèse provisoire pourrait voir dans le rognage des *siliquae* en Bretagne la conséquence d'un impôt prélevé sur les ateliers monétaires par Constantin III pour financer son usurpation. On explique plus difficilement pourquoi lui (ou ses fonctionnaires) aurait pris la mesure extrême consistant à rogner des monnaies au lieu, par exemple, de retirer une pièce sur dix de la circulation. Le seul avantage offert par le rognage est de conserver le nombre de pièces en circulation, même si leur poids diminue. Il est donc possible que le rognage ait d'abord constitué une forme de taxe sur les transactions¹¹⁰ : dès que des pièces de différents métaux circulaient entre les

Walton, « Finds of Late Roman Silver Coins from Britain : The Contribution of the Portable Antiquities Scheme », *ibid.*, p. 117-140 (ici p. 121).

¹⁰⁸ Marie-Laure Berdeaux-Le Brazidec et Dominique Hollard, « Le dépôt de siliques à Bédailhac-et-Aynat (Ariège) : un témoin de la présence des troupes de Constantin III (407-411) dans les Pyrénées ? », *Cahiers numismatiques*, n° 177 (2008), p. 21-34 ; David Martínez Chico, « Un depósito de *siliquae* recortadas hallado en Teruel (Aragón) y asociado a *clavi caligarii* (post 408-411 d.C.) », *Revue belge de numismatique et de sigillographie*, n° 163 (2017), p. 189-203. Sur le phénomène de rognage au V^e siècle en Gaule méridionale, voir Fernando López Sánchez, « Priscus Attalus' Second Coin Issues in Narbonne (414-415) and the Circulation of Clipped *siliquae* in Spain and Gaul, 420-422 », *Revue belge de numismatique et de sigillographie*, n° 161 (2015), p. 371-385.

¹⁰⁹ Richard Abdy, « The Patching Hoard », *op cit.*, p. 109-112.

¹¹⁰ R. Abdy, « Patching and Oxborough : The Latest Coin Hoards from Roman Britain or the First Coin Hoards from Early Medieval England ? », *Coin Hoards from Roman Britain*, n° 12 (2009), p. 394-395.

utilisateurs et les changeurs, les bords des *siliquae* pouvaient être rognés, le nombre de pièces rendues au client restant identique¹¹¹. Les copeaux ainsi prélevés ont pu représenter un poids considérable d'argent. On a estimé que le rognage avait permis d'extraire près de 7 kg d'argent des 14 565 *siliquae* du trésor de Hoxne¹¹². L'effet cumulatif sur la monnaie d'argent fut de saper le cours légal de la *siliqua* et de tirer toutes les formes d'échange monétaire vers un échange fondé uniquement sur le poids de métal précieux. Bien entendu, face aux besoins de Constantin III, l'argent obtenu au commencement de ce processus de rognage n'était qu'une goutte d'eau dans un océan : à titre d'exemple, les 7 kg d'argent extraits du trésor de Hoxne n'auraient représenté que 0,01% de l'argent nécessaire au *donativum* offert à une hypothétique armée de 6 000 hommes. On peut avancer l'idée que le rognage ne fut qu'un élément d'une politique financière consistant à se procurer du métal précieux par toutes sortes de prélèvements sur les individus et les communautés. Les plus riches ont peut-être dû livrer au poids leur vaisselle d'or et d'argent, et la « taxe de rognage sur les transactions » ne fut peut-être qu'un moyen de montrer que les recettes étaient prélevées sur toutes les catégories de la société, et pas seulement sur les élites¹¹³. Quoiqu'il en soit, le rognage des pièces d'argent semble avoir continué en Bretagne au-delà de la première décennie du V^e siècle¹¹⁴.

Une fois de l'autre côté de la Manche, Constantin III établit des ateliers monétaires à Lyon, Trèves et Arles. Ses monnaies sont exceptionnellement rares et leur répartition s'avère très instructive. Les pièces de faible valeur, des *nummi* en alliage cuivreux frappés à Lyon, sont presque inconnues et n'entrent pas dans notre démonstration¹¹⁵. Ses *solidi* et ses *siliquae* sont extrêmement rares (fig. 8).

¹¹¹ Cela ne tient toutefois pas compte du fait que le poids des *siliquae* était inférieur ; or on a pu montrer que les *siliquae* circulaient principalement au poids : Peter Guest, « *Siliquae* from the Traprain Law Treasure », *op. cit.*, p. 95.

¹¹² *Ibid.*, p. 98 et tableau 3

¹¹³ Les *siliquae* semblent avoir été utilisées dans certaines petites agglomérations rurales ainsi que dans les centres militaires et urbains : Roger Bland, Sam Moorhead et Philippa Walton, « Finds of Late Roman Silver Coins from Britain », *op. cit.*

¹¹⁴ *Ibid.*

¹¹⁵ Dominique Hollard, « Un dépôt monétaire de bronzes romains datant du V^e siècle après J.-C. à « Boussargues » (Argelliers, Hérault) », *Revue archéologique de Narbonnaise*, n° 34 (2001), p. 181-185.



Fig. 8 : *Solidus* de Constantin III du trésor de Lienden (Pays-Bas, prov. de Gueldre), frappé à Trèves, avec au revers VICTORIA AAVGGG. PAN : 00008921 (© CC-BY).

Seuls cinq *solidi* ont été trouvés en Bretagne : des découvertes isolées à Richborough (Kent) et peut-être à Mount Batten (Cornouailles) et des pièces isolées dans les trésors de Good Easter (Essex), Stanmore (Middlesex) et Eye (Suffolk). Ses *siliquae* sont tout aussi rares : on en a trouvé à Richborough (Kent, cinq exemplaires) et Lavenham (Suffolk) (fig. 9) ainsi que dans les trésors de Hoxne (Suffolk), Haynes (Bedfordshire) et Coleraine (Londonderry, Irlande du Nord).



Fig. 9 : *Siliqua* de Constantin III trouvé à Lavenham (Suffolk). PAS : SFDAC220 (© CC-BYSA 4.0).

Toutes ces pièces sont des exemplaires « première manière » frappés à Lyon entre 407 et 408¹¹⁶. Ses pièces plus tardives, frappées entre 408 et 411, ont disparu, à

¹¹⁶ Jean Lauffaurie, « La chronologie des monnaies de Constantin III et de Constant II », *Revue numismatique*, n° 15 (1953), p. 37-65, suivi sur ce point par Pierre Bastien, *Le monnayage de l'atelier de Lyon. Du règne de Jovien à la mort de Jovin (363-413)*, Wetteren, Éditions Numismatique romaine, 1987, et par *RIC*, X, soutient que les pièces portant au revers l'inscription VICTORIA AAVGGG (pour *Victoria Augustorum*) honorent les empereurs Constantin III, Honorius, Arcadius et Théodose II, et doivent donc précéder la mort d'Arcadius en mai-juin 408. Celles portant l'inscription VICTORIA

l'exception de *siliquae* éparses trouvées à Richborough (Kent) et du trésor de Patching (Sussex), de la fin du V^e siècle¹¹⁷. Les pièces d'or et d'argent de Constantin III sont plus répandues sur le continent (fig. 10). Plusieurs trésors de Belgique, des Pays-Bas et d'Allemagne, notamment les récentes découvertes d'Echt et de Lienden¹¹⁸, contiennent des *solidi* frappés au nom de Constantin (fig. 11)¹¹⁹. Ses *siliquae* sont aussi plus largement répandues : on en a trouvé jusqu'en Rhétie¹²⁰.

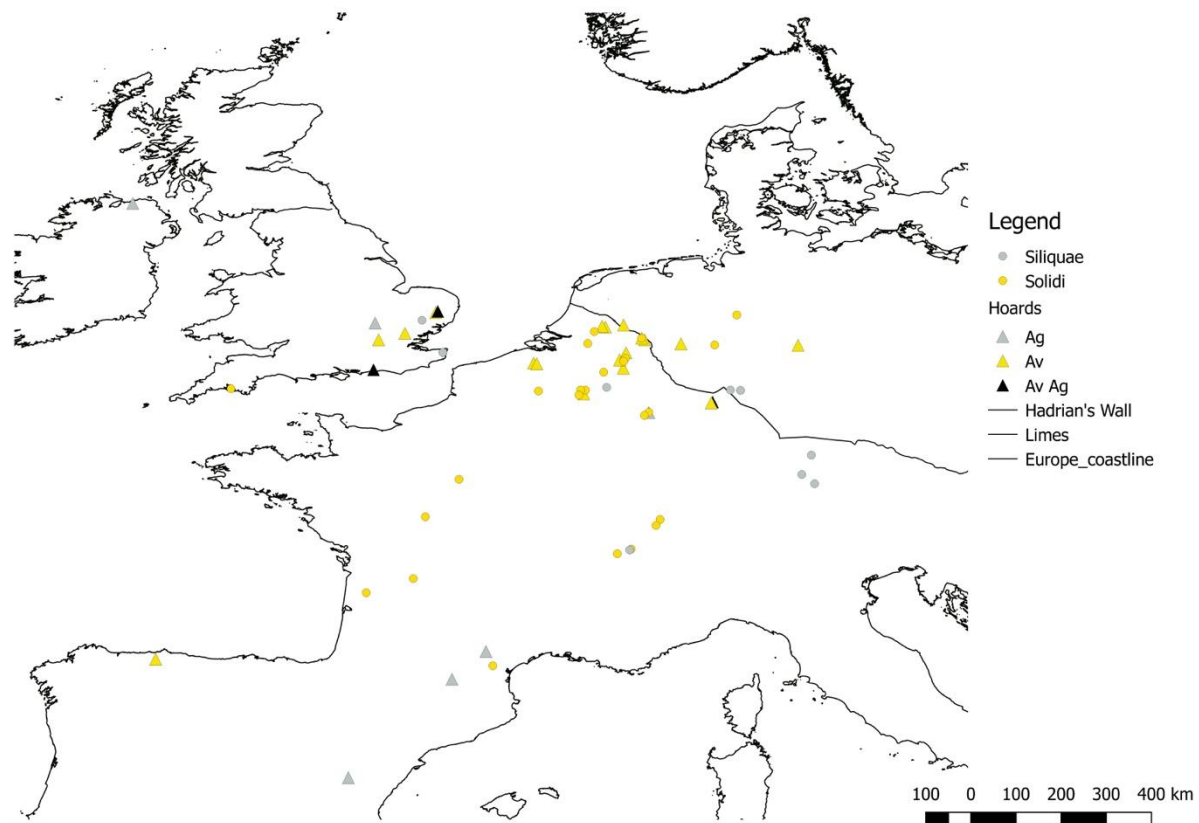


Fig. 10 : Carte de distribution des *solidi* et *siliquae* de Constantin III et des trésors

AAVGGG datent de 408-411 et sont dédiées à Constantin III, Honorius et Théodose II. Fernando López Sánchez a contesté cette séquence : « The Suevic Kingdom : Why Gallaecia ? », in James D’Emilio (dir.), *Culture and Society in Medieval Galicia*, Leyde, Brill, 2015, p. 176-209. On suivra ici l’interprétation de Lafaurie.

¹¹⁷ La *siliqua* de Patching a presque certainement été importée en Bretagne plusieurs décennies après l’usurpation de Constantin III.

¹¹⁸ Nico Roymans et Stijn Heeren, « The Late Roman *solidus* Hoard from Lienden (Pr. Gelderland, NL) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, n° 47/3 (2017), p. 397-412 ; Nico Roymans et Stijn Heeren, « A Late Roman *solidus* Hoard with Hacksilver from Echt (Pr. Limburg, NL) », *Archäologisches Korrespondenzblatt*, n° 45/4 (2015), p. 549-567 ; Nico Roymans, « Gold, Germanic *foederati* and the End of Imperial Power in the Late Roman North », in Id., Stijn Heeren et Wim De Clercq (dir.), *Social Dynamics in the Northwest Frontiers of the Roman Empire : Beyond Decline or Transformation*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 2015, p. 57-80.

¹¹⁹ Nico Roymans, « Gold, Germanic *foederati* and the End of Imperial Power », *op cit.* ; Max Martin, « Edelmetallhorte und -münzen des 5. Jahrhunderts in Nordgallien und beiderseits des Niederrheins als Zeugnisse der frühfränkischen Geschichte », *Xantener Berichte*, n° 15 (2009), p. 1-50.

¹²⁰ Helmut Bender, « Spätromische Silbermünze aus Bayerisch-Schwaben », *Das Archäologische Jahr in Bayern* (1985), p. 122-124 ; Bernhard Overbeck, « Eine spätromische *Siliqua* von Burghöfe », *Das Archäologische Jahr in Bayern* (1989), p. 147-148.

contenant des pièces de Constantin III (© James Gerrard, à partir des données des PAS et des informations réunies par Anne S. Robertson, *An Inventory of Romano-British Coin Hoards*, *op. cit.*, Nico Royman, « Gold, Germanic *foederati* and the End of Imperial Power », *op. cit.*, et autres sources).



Fig. 11 : Trésor de *solidi* de Lienden (Pays-Bas, prov. de Gueldre). PAN : 00008921 (© CC-BY).

Il n'a pas été possible d'entreprendre ici une étude approfondie de la répartition des monnaies de Constantin III dans l'Empire d'Occident¹²¹. Néanmoins, celle-ci laisse apparaître une concentration de la thésaurisation de l'or dans les actuels Pays-Bas. Il semble raisonnable de l'interpréter comme le résultat du recrutement par Constantin III de soldats parmi les barbares « francs » installés à la fin du IV^e siècle dans la basse vallée et le delta du Rhin¹²². Il apparaît tout aussi clairement que très peu de monnaies de Constantin III sont retournées en Bretagne, que ce soit depuis Lyon, depuis Trèves ou depuis sa lointaine cour en Arles.

¹²¹ Pour les trouvailles en Europe continentale, les principaux ouvrages examinés sont : Jean-Pierre Carru et Xavier Lorient, *L'or Monnayé II : la dispersion des aurei en Gaule romaine sous l'Empire*, Cahiers Ernest Babelon, n° 3, Juan-les-Pins, ADPCA, 1990 ; Roger Bland et Xavier Lorient, *Roman and Early Byzantine Gold Coins Found in Britain and Ireland, with an Appendix of New Finds from Gaul*, London, Royal Numismatic Society, 2010 ; *Die Fundmünzen der römischen Zeit in Deutschland*, vol. 1, 5, 6 et 7 ; *Die Fundmünzen der römischen Zeit in Ungarn*, vol. 1 ; *Die Fundmünzen der römischen Zeit in Slowenien*, vol. 1 et 2 ; Max Martin, « Edelmetallhorte und -münzen des 5. Jahrhunderts », *op. cit.* ; Jean Lafaurie, « Le trésor de Chécy », *Gallia Supplement*, n° 12 (1968), p. 273-341. Je suis également reconnaissant à Fernando López Sánchez pour son aide.

¹²² Nico Roymans, « Gold, Germanic *foederati* and the End of Imperial Power », *op. cit.*, p. 66 ; Jan Iluk, *Aspects économiques et politiques de la circulation de l'or au Bas-Empire*, Wetteren, Moneta, 2007. Pour l'utilisation de Francs et d'autres barbares par Constantin III, voir Renatus Frigeridus, cité par Grégoire de Tours, *X libri Historiarum*, II, 9 ; Zosime, *Historia noua*, VI, 2, 4, affirme que l'un des généraux de Constantin III était un Franc nommé Edobichus.

Des politiques financières et monétaires contrastées

On commence alors à entrevoir une explication au silence de Gildas à propos de Constantin III. Représentons-nous la situation. Au début de l'année 407, l'armée des Breagnes, après les tentatives avortées impliquant Marcus et Gratien, réussit enfin à choisir un candidat à l'Empire compétent et désireux de traverser la Manche. L'objectif est vraisemblablement de sécuriser la frontière du Rhin et de restaurer un dirigeant capable et une cour impériale en Bretagne, en Gaule et en Espagne. Afin de financer son usurpation, Constantin III opère des prélèvements sur les élites britto-romaines. Il y a là une sorte de *quiproquo*, car ces élites s'attendent à ce que Constantin III remplisse le rôle d'un empereur local et accessible, source de patronage, de largesses et de protection. Or, si Constantin III prend l'argent et commence en effet à rétablir l'ordre, il est de plus en plus entraîné dans sa guerre civile contre Honorius. L'argent levé en Bretagne est bientôt dépensé le long du Rhin pour lever des soldats qui combattront dans un conflit dirigé depuis Arles, une ville située à 1 200 km de Londres, soit plus de vingt jours de chevauchée pénible¹²³. Les chances sont faibles d'obtenir un patronage ou des largesses d'une telle cour. Il n'est donc pas étonnant que les provinces de Bretagne se soient révoltées contre le gouvernement de Constantin III¹²⁴.

En revanche, Magnus Maximus avait établi sa cour impériale à Trèves, à seulement 680 km et douze jours de chevauchée pénible de Londres¹²⁵. Sa cour était donc plus accessible et la distribution de ses monnaies en Grande-Bretagne est extrêmement différente de celle de Constantin III. Les *siliquae* de Maximus et de son fils Flavius Victor sont largement répandues, sous forme de trouvailles isolées ou comme éléments de thésaurisation ; ses monnaies d'or sont également assez communes (fig. 12).

¹²³ Distance et temps calculés à l'aide du site Orbis [<http://orbis.stanford.edu/>] pour un voyage rapide, par un civil, en été, à cheval, par voie terrestre et fluviale, de *Londinium* (Londres) à *Arelate* (Arles) via *Gesoriacum* (Boulogne-sur-Mer).

¹²⁴ Zosime, *Historia noua*, VI, 5.

¹²⁵ Distance et temps calculés à l'aide du site Orbis pour un voyage rapide, par un civil, en été, à cheval, par voie terrestre et fluviale, de *Londinium* (Londres) à *Augusta Treverorum* (Trèves).

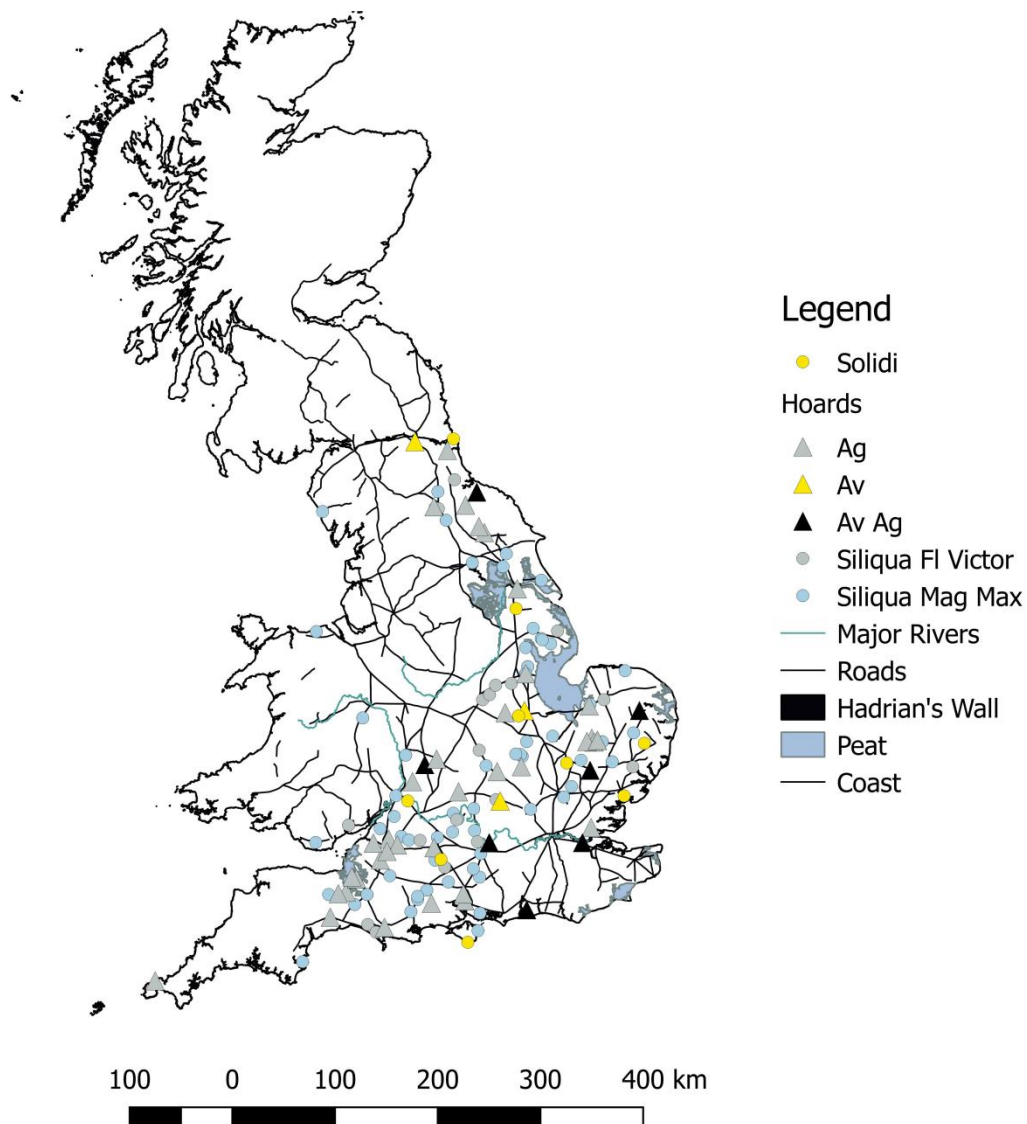


Fig. 12 : Carte de distribution de *solidi* et *siliquae* de Magnus Maximus et de son fils, Flavius Victor, en Bretagne, ainsi que des trésors dont le *terminus post quem* se situe entre 383 à 388 (© James Gerrard, à partir des données des PAS et les informations réunies par Anne S. Robertson, *An Inventory of Romano-British Coin Hoards*, *op. cit.*, et autres sources).

Cette répartition peut, au moins en partie, refléter un retour du patronage et des largesses de la cour impériale vers les provinces de Bretagne. Ceux qui ont soutenu Maximus ont ainsi pu recevoir la récompense de leur soutien, non seulement en termes d'accès à la cour, mais aussi en monnaie et en orfèvrerie – tous les dons que les puissants pouvaient s'attendre à recevoir de l'empereur.

Il se pourrait donc que les élites tardo-romaines et post-impériales de l'île de Bretagne aient conservé un souvenir très différent des deux usurpateurs. L'image de Constantin III a pu rester celle d'un « preneur », celle d'un homme qui avait enlevé à la Bretagne son armée et sa richesse. L'image de Magnus Maximus a pu rester celle du

« donateur », celle d'un homme qui a bien rempli ses devoirs et ses obligations d'empereur en étant le principal dispensateur de dons à ses sujets provinciaux¹²⁶. On notera avec intérêt que cette vision semble s'accorder avec les évaluations des deux usurpations dans la Gaule du milieu du V^e siècle¹²⁷.

Cela m'amène à esquisser une dernière spéculation. Dans son *Inventory of Romano-British Coin Hoards*¹²⁸, Anne Robertson recense 48 trésors de monnaies d'or et d'argent, incluant entre autres des pièces frappées au nom de Magnus Maximus ou de son fils, et qui auraient été déposés au cours de leur règne ou après. 19 de ces trésors totalisent plus de cent pièces et, parmi ceux-ci, 12 contiennent 10 % ou plus de pièces de Magnus Maximus ou de Flavius Victor. Au milieu du V^e siècle, un potentat de la Bretagne post-impériale pouvait donc plonger la main dans le trésor autrefois accumulé par son grand-père et y choisir une *siliqua* de Magnus Maximus (fig. 6) ; un tel acte mnésique aurait été à même de renforcer l'éclat de la mémoire de l'usurpateur. En revanche, il aurait été pratiquement impossible à un tel potentat de mettre la main au même coffre et d'en tirer une pièce de Constantin III.

Si Gildas a choisi de noircir la réputation de Magnus Maximus, il l'a fait pour une très bonne raison : il dénigrait la mémoire d'un homme dont les dirigeants laïcs de son temps se souvenaient de manière positive, comme d'un bon empereur et d'un dispensateur de dons ; les pièces encore présentes dans leurs trésors pouvaient continuer à convoquer physiquement la mémoire des largesses de l'usurpateur. À partir de ce souvenir, ces mêmes élites laïques post-impériales ont construit une série de récits et de traditions inventées qui émergeraient plus tard, au début de la période médiévale, sous la forme de mythes d'origine généalogique de diverses dynasties royales galloises¹²⁹. En attaquant Magnus Maximus, Gildas attaquait les tyrans de son temps et le discours par lequel, au moyen de souvenirs à moitié effacés, ils revendiquaient une connexion au pouvoir impérial. Constantin III n'avait pas sa place dans ce projet car les « rois et les juges » de l'époque de Gildas ne se souvenaient pas de lui de façon positive, et n'avaient donc aucune raison de l'utiliser pour légitimer leurs positions de pouvoir.

Texte traduit de l'anglais par Elizabeth Shaw (University of Newcastle),
traduction révisée par Alban Gautier (Université de Caen Normandie)

¹²⁶ Notons que Zosime, *Historia noua*, IV, 46, 2, rapporte que Magnus Maximus fut capturé à Aquilée « en train de distribuer de l'argent à ses soldats ». Maximus, dispensateur de dons jusqu'au bout ?

¹²⁷ Voir le débat ci-dessus.

¹²⁸ Anne S. Robertson, *An Inventory of Romano-British Coin Hoards*, London, Royal Numismatic Society, 2000.

¹²⁹ John F. Matthews, « Macsen, Maximus and Constantine », *Welsh History Review*, n° 11 (1982), p. 431-448 ; Ben Guy, « Constantine, Helena, Maximus », *op. cit.*